

A TRAVERS LE PASSE DU CALVADOS

De G. LESAGE, 1941.

Un Anglais à Cormelles en 1830

Nous avons séjourné à Caen, pendant une quinzaine de jours dans un appartement, lorsque nous nous transportâmes à « notre village » de Cormelles le Royal, endroit nullement préparé, je le crains, à devenir le rival dans le roman de miss Mitford. D'après l'abbé Delarue, cette épithète de Royal fut anciennement accordée à ce hameau, en mémoire des privilèges que les rois de France, et avant eux peut-être les ducs de Normandie, avaient concédés aux habitants. Ces privilèges, qui consistaient en exemption d'impôts, aides, services militaires, furent confirmés par lettres patentes de Philippe de Valois, en l'année 1347, et il paraît qu'elles furent concédées, à l'origine, à la condition que les habitants seraient tenus de faire le guet à la porte Millet, à l'entrée de Caen, lorsque le roi ou le duc de Normandie entreraient dans la ville.

Si petit et si insignifiant que soit Cormelles, il a produit des hommes distingués pour leurs talents littéraires : Gilles André de la Roque, historiographe du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et Bardou, curé de la paroisse, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, auteur de nombreuses poésies fugitives.

Le village, dans lequel cinq ou six maisons ont été aménagées de manière à pouvoir servir de résidences à des familles anglaises, se trouve à l'est de Caen, entre les routes de Falaise et d'Honfleur. On y arrive par une longue avenue de sapins et de peupliers, nouvellement plantée, qui, en été, donnera à la maison une entrée très agréable. Sur les deux côtés de la route, il y a des coteaux, élevés, s'étendant, vers l'orient, aussi loin que peuvent se porter les regards. Ils sont couverts, en été, de sarrasin et en hiver d'une couche de neige qui, pendant la saison dernière, poussée par le vent entre les sillons, les faisait ressembler à de petites vagues de la mer. Sur cette plaine sombre, les vents du nord soufflent presque sans interruption pendant les mois d'hiver, soulevant quelquefois la neige et la projetant comme l'écume de la mer, contre tout ce qui pourrait interrompre la violence de sa course, et contre d'autres nuages, qui chassent les fins et presque impalpables atomes avec une force monotone le long des ondulations de la plaine.

Dans les jours piquants de l'hiver dernier, recouvert jusqu'aux dents par tartan, je m'amusais souvent, en revenant de Caen par la route, à écouter un singulier bruit qui ressemblait au sifflement du vent à travers une avenue de sapins, mais pas exactement, car il s'y ajoute un je ne sais quoi, qui toujours l'accompagne de petits corps en marche. J'ai remarqué que la neige est ici plus dure et plus croquante sous les pieds qu'ailleurs, et quand le soleil, qui a paru la durcir et non la faire fondre, brille de toute sa splendeur sur la scène, chaque petite éminence neigeuse revêt une couleur rose que Rousseau dit avoir observée sur les pics des Alpes. Je crois que partout où l'air est particulièrement clair, on peut voir le même phénomène, cependant je ne me rappelle pas l'avoir remarqué en Angleterre ou dans les montagnes neigeuses du pays de Galles.

La maison que nous occupions à Cormelles était la propriété de Macpharlan, curé de la paroisse, ancien curé de Castelknock, auprès de Dublin. Il avait fait son éducation à Caen, où son oncle occupait un poste distingué dans l'Université, mais qui, comme la plupart des autres ecclésiastiques, dut quitter la France au moment de la Révolution.

Après un séjour de trente années dans son pays, il revint en Normandie, où il obtint le gouvernement de la cure de Cormelles. Pour augmenter le traitement alloué en France aux prêtres d'un rang inférieur, il reçoit quelques élèves, principalement des Irlandais. Ceux-ci, auxquels il faut ajouter une jeune fille de 18 ans, sa nièce, et un ancien officier très pieux et très instruit, le capitaine Daly, constituent toute sa famille.

La maison, que je louais 20 livres par an, non meublée, était grande et commode, avec écuries, remises, etc. il y avait devant et derrière un jardin assez étendu, rempli d'arbres fruitiers, le tout entouré de murs élevés. Une autre maison plus petite, appartenant également au curé, située auprès de la porte de la même, était occupée par un gentleman qui avait quitté l'Angleterre avec moi, pour venir en Normandie. Le reste des habitants, à part une famille anglaise qui, après notre arrivée, retourna à Caen, étaient des français qui, sauf le maire, étaient tous des paysans. Notre société se composait, outre les habitants du presbytère, de personnes de Caen où je me rendais une fois par jour en tout temps.

Sous Napoléon Ier, cette maison, ainsi que celle qui en était voisine, servit de manufacture de sucre de betteraves, qui ne réussit pas. Elle fut bientôt convertie en une raffinerie de sucre ordinaire, sans plus de succès. Une manufacture de sucre de betteraves, ce qui constitue la fantaisie favorite des Français est encore aujourd'hui établie à Mathieu, petit village dans le voisinage de la mer.

Il est difficile de concevoir rien de plus frappant que le contraste qu'il y a entre la manière de vivre de Londres et dans un village normand. Dans notre capitale, le temps se passe à l'Opéra, en parties, au club et autres distractions que fournit le monde civilisé. Dans ce village, au contraire, rien ne vient troubler votre repos; par conséquent, vous y faites ce que vous voulez, loin de la tyrannie de la mode. D'autre part, vous ne pouvez vous créer d'amusements pour vous-même, vous n'en avez pas. Même à Caen, il n'est d'autre ressource pour les désœuvrés que les billards et les journaux qui, comme je le reconnais, prennent tout le temps des Anglais compris entre le manger et le boire.

J'étais depuis peu de temps à Cormelles lorsque j'appris que le célèbre auteur de la Géographie sacrée et de beaucoup d'autres ouvrages, Samuel Bochart, y était enterré presque au pied de mon jardin. Miss Dawson, la nièce du curé, se chargea de me montrer sa tombe : elle est située dans le coin d'un petit champ, qui avait été autrefois un bosquet et la propriété de la famille Bochart. Aucune pierre, aucun tertre ne marquait la tombe; seuls quelques petits arbres et arbustes fleuris qui la recouvraient, s'agitaient et le vent emportait leurs feuilles. Je n'ai pas entendu dire pour quelle raison Bochart avait été enterré dans un lieu non consacré, mais je soupçonne que c'est parce qu'il était protestant. Les règlements de l'église catholique touchant l'inhumation des hérétiques sont étonnants de bigoterie. Quand un protestant meurt en France dans une localité où il n'y a pas de cimetière pour ses coreligionnaires, il ne peut être enterré dans un lieu consacré, parce que le cimetière catholique ne doit pas être souillé par son corps, qui, s'il y est déposé, sera rejeté de cette enceinte sacrée. Si toutefois cela avait lieu, aucun catholique ne voudrait y être enterré, à moins que le cimetière ne fût de nouveau consacré par l'aspersion de l'eau grégorienne, c'est-à-dire de l'eau bénite, contenant du vin, du sel, des cendres, et qui s'appelle ainsi parce que son usage a été prescrit par le Sacramentaire de saint Grégoire.

En revenant de Caen, pendant la soirée, vers sept heures, je remarquai que les maisons étaient fermées et les fenêtres éclairées, ce qui indiquait que les paysans étaient rentrés chez eux. En fait, pendant la saison froide, ils se couchent avant cette heure. Ils n'ont en réalité, aucun motif pour veiller tard, les journées étant assez longues pour travailler, tandis qu'il faut acheter bien cher le bois à brûler et la chandelle. Leurs manières de se défendre contre le froid sont variées. D'abord, chacun dans le pays, homme ou femme, se console autant que possible, avec de l'eau-de-vie que l'on sent quand ils passent. Puis, ils s'habillent, surtout les femmes avec des vêtements lourds et épais: il n'est pas rare que des femmes portent jusqu'à sept jupons à la fois. Elles portent encore par dessus leur chemise, des gilets de flanelle épais appelés tricots, ayant de longues manches qui descendent jusqu'aux poignets et passent sur leurs robes. Ces tricots, comme toutes les autres parties du costume féminin, sont généralement de couleurs brillantes, telles que bleu, rouge, etc. Quant aux blouses et pantalons des fermiers, ainsi que les tabliers des enfants, ils sont d'une belle couleur bleue.

Un autre moyen de se réchauffer, usité chez les paysans, et qui l'est aussi dans quelques régions de l'Angleterre, est de se retirer dans les écuries et les étables, où la respiration des bestiaux procure une agréable chaleur qui se répand dans toute la pièce. A Lion sur Mer, et dans les autres villages du littoral, les dentellières ont recours à ce moyen pour épargner du combustible. Elles s'entendent avec un fermier ayant quelques vaches, pour qu'il leur soit permis de se livrer à leurs travaux en compagnie de ces « mères du lait ». Les vaches sont alignées sur un côté de la pièce et les dentellières sur la terre en face d'elles, les pieds sur la litière. Devant chaque fille, dans une petite niche pratiquée dans le mur, est fixée une chandelle placée derrière un vase hémisphérique transparent, dont le côté uni est tourné vers la chandelle, et le côté globulaire vers le travail. Cette espèce de bouteille est pleine d'eau, elle envoie un jet de forte lumière sur le coussin dont se sert l'ouvrière, ce qui rend le travail de celle-ci plus visible, si c'est possible, qu'en plein jour. Ces étables étant généralement trop sombres pour permettre de s'y livrer à d'autres travaux sans lumière, et les bestiaux étant presque toujours dans les prés pendant le jour, les dentellières préfèrent travailler la nuit.

Beaucoup de jeunes gens de leur condition fréquentent ces étables et se tiennent, sur la litière, chacun près de sa bonne amie. Ils chantent, racontent des histoires ou leur tiennent de tendres propos pour les égayer pendant leur travail. Le curé de l'endroit, inquiet de la moralité de ses jolies paroissiennes, a plus d'une fois essayé de retenir les amoureux, mais en vain. Pour éviter cependant tout motif de scandale les mères des jeunes ouvrières et des femmes âgées, leurs parentes, restent avec elles pendant toute la nuit, en se livrant aux mêmes occupations.

Les pieds des paysans sont défendus des rigueurs du froid par des sabots. Ces chaussures en bois de hêtre creusé pour y mettre les pieds, sont élevés sur de hauts ; talons et ont une épaisse semelle. La chaleur qu'on éprouve dans les sabots est encore augmentée, par de grosses chaussettes de feutre, qui préservent, aussi les pieds du frottement. Elles sont rouges dans les contrées où l'on a un goût particulier pour la parure. Les sabots sont retenus par Une bride de cuir noir brillant, qui passe sur le dos du pied et est clouée en bas au-dessous du cou de pied. Ajoutons à tous ces moyens la chaufferette dont toute normande, riche comme pauvre, se sert toujours pendant la saison froide, même à l'église. La chaufferette, enfermée dans une boîte de bois carrée, ouverte en haut et doublée de fer blanc, est entretenue par de la braise, espèce de charbon de bois qui procure une agréable chaleur sans causer de mal à la tête.

J'ai appris qu'il n'est pas rare du tout que des femmes de basse condition aient des enfants avant le mariage, et qu'avec un ou deux enfants elles trouvent sans difficulté, des maris, comme il arrive en pareille circonstance en Tartarie ou au Tibet; elles sont reçues par leur voisinage exactement comme si elles étaient restées chastes. Leurs manières et leur conversation sont d'ailleurs remarquablement grossières. Parmi celles d'un rang plus élevé, la surveillance personnelle est considérée comme nécessaire. Pendant qu'on leur fait la cour, la mère se tient généralement dans la chambre avec les amoureux, sort avec eux, les accompagne à l'église, et en un mot, ne quitte les côtés de sa fille qu'elle ne soit bel et bien mariée.

J'ai fait remarquer, quelques pages plus hauts, qu'avant le premier cri du hibou, les villageois sont généralement dans la terre des songes; mais, s'ils se couchent tôt, c'est pour se lever, dès le matin, avec l'alouette; malgré cela, je ne puis comprendre le vieux proverbe "Se coucher de bonne heure et se lever tôt, c'est le moyen et 'acquérir la santé, la richesse et la sagesse ".

Peu de temps après mon arrivée dans le village, je pénétrai dans la petite église pour assister à l'office du soir. J'entrai dans l'édifice par une ruelle étroite et sombre, passant à travers le cimetière, où la lumière, qui traverse les étroites fenêtres, donne sur de grands murs et des arbres plus hauts que l'église; le tout revêt une solennelle et romantique apparence. Je remarquai, en entrant, que l'assistance était en très petit nombre et qu'elle consistait surtout en femmes, comme dans les autres églises, Elles étaient rangées en longues lignes, assez bien vêtues pour des paysannes, et leurs manteaux étaient propres, de longues chandelles brûlaient

sur les murs, mais pas en assez grand nombre pour dissiper l'obscurité qui régnait clans, les angles de l'édifice et contribuait à donner à cette scène un air de sombre religion. J'entrai dans l'église et me plaçai près de la chaire. Le curé, dans sa robe noire, se tenait silencieusement à l'extrémité de l'église, devant l'autel où quelques petites bougies répandaient une faible lueur, et je vis assez mal le grand tableau du maître-autel. Tout à coup, éclata un chant haut et monotone qui, par la répétition des mêmes notes, produisait un aimable et sublime effet, comme l'interminable répétition des mêmes figures sur un obélisque égyptien. Quand ce fut fini, le sermon commença, roulant tout entier sur la nécessité de faire pénitence pour ses péchés. Les regards, le ton, la voix et les gestes étaient tels que ceux qui convenaient dans une église de village. Sans chercher à produire de l'effet par des gestes violents, il ne courut pas après des figures de rhétorique; ses manières en étaient simples comme celles d'un patriarche placé sous un arbre et s'adressant au peuple de sa tribu. Ce n'est pas là le caractère habituel des prêtres français, et ces façons ne sont pas du goût du peuple qui préfère une déclamation farouche, un théâtral étalage d'émotion et une annonce terrible de la vengeance de Dieu. En religion, comme en toutes choses, ils aiment l'exagération, ce qui serait peut-être à sa place chez des nations à demi barbares. La forte odeur d'encens dans les églises catholiques est choquante, surtout quand on y entre pour la première fois.

Il y a eu dernièrement un baptême à l'église de Cormelles et, bien entendu, j'ai tenu à assister à la cérémonie. J'étais à l'église, à l'heure fixée par le curé, mais celui-ci n'était pas rentré de Caen. J'étais allé nie promener, en attendant, dans les champs derrière le village, lorsque sa sombre figure nous apparut enfin, alors précédés ou accompagnés de tous les gamins de l'endroit, nous nous dirigeâmes vers le lieu saint. Mais le père de l'enfant, savetier de son état, voyant le prêtre en retard, était retourné chez lui. On l'attendit à son tour, or il faisait froid, et ma patience commençait à être à bout. Entré dans l'église, je regardais l'autel, puis les fonds baptismaux, frappais du talon sur le pavé, maugréant contre les savetiers, quand celui-ci arriva à son tour. Il était temps, le curé, à moitié gelé (on était au 20 décembre), commençait à dire que si le père n'arrivait pas, il allait s'en aller, et laisser l'enfant anonyme. Pour éviter ce fâcheux résultat, je m'en fus dans le village, où je finis par rencontrer l'enfant, chaudement enveloppé, dans les bras de la sage-femme, accompagné par son grand-père et sa grand-mère, et je revins à l'église avec tout le cortège.

Ce n'est pas drôle d'être baptisé: non seulement on met de l'eau froide sur la tête nue des petits candidats à l'église catholique, mais on complète cette épreuve en leur introduisant du sel dans la bouche, comme chez les Arabes quand on reçoit l'hospitalité. Le jeune savetier, quand on fut à ce moment de la cérémonie, tordit désespérément sa bouche, mais il resta tranquille le reste de la cérémonie, il était âgé d'un jour.

On ne verse pas d'argent pour cette cérémonie, mais comme le marmot était un premier enfant, une belle serviette blanche fut ajoutée à la boîte de bonbons ordinairement offerte au prêtre. Les prières en latin sont répétées, après l'officiant, par les grands-parents pour leur édification, mais d'une façon accélérée et assez négligente. Pour finir, le curé adresse en Français une allocution au parrain et à la marraine, plus longue et plus pompeuse. L'eau bénite, conservée dans les fonds baptismaux, est renouvelée chaque année et enfermée à clef.

D'après le code ecclésiastique français la matière éloignée de ce sacrement, est l'eau naturelle, soit de pluie, de fontaine, de rivière ou de la mer. L'eau artificielle (eau-de-vie, vin ou salive), si elle est substituée à l'eau naturelle, rend le baptême nul. Dans les grandes occasions, on emploie de l'eau qui a été bénite le samedi devant l'Orient. La formule de baptême est généralement prononcée en latin, mais on m'a affirmé que, si on s'est servi du français ou d'une autre langue, le baptême est aussi valable, même si le prêtre a commis nombre de fautes de grammaire à cette occasion, ce que l'Eglise ne considère pas comme improbable.

Dans les derniers jours de décembre, la neige, qui jusqu'alors n'avait que faiblement couvert le sol et qui était fondue, se mit à tomber pour tout de bon, et, au bout de quelques jours, toute la

contrée fut ensevelie sous un manteau de plusieurs pieds d'épaisseur. Dans un court espace de temps, le vent tourna au nord, et, étant venu du pôle jusqu'à nous au milieu de la neige et de la glace, nous causa une température plus froide que celle qu'on n'eût jamais observée dans la partie méridionale du Spitzberg. Les étangs, les rivières, l'air même étaient glacés, et qui plus est, mon encre fut convertie en une masse de glace, à tel point que, chaque matin, ma première occupation était de la dégeler devant un feu ardent, ce qui me demandait au moins une demi-heure. Je vois maintenant pourquoi le Groenland n'a donné naissance à aucun poète, ni à aucun philosophe : il est impossible de méditer ou de penser d'une manière continue par un si grand froid, bien que les idées et les mots aient des ailes, dit-on, leur nature spirituelle est glacée par le vent du nord. La chaleur, qui rendait à mon encre sa fluidité; semblait aussi mettre mes idées en mouvement, mais l'activité ainsi produite n'était pas de longue durée, et demandait à être renouvelée par un feu ardent et l'usage énergique du soufflet. En fait, deux choses seulement me faisaient plaisir, boire du café chaud et souffler sur les tisons. Sans blâmer la marche, je dois dire qu'elle ne suffisait pas à produire de la chaleur; tout ce que l'on pouvait faire, c'était de se garder soi-même contre la glace de la mort. Le soleil lui-même avait l'air de n'être qu'un fantôme, un astre pour rire, voyageant à travers, les nuages sans être chargé de fournir de la chaleur. D'autre part, la neige brillante et éblouissante de tous côtés, faisait mal aux yeux et rendait tout mouvement rapide impossible, excepté sur les grandes routes.

A la même époque, les loups, réduits par la faim à quitter leurs retraites dans les districts montagneux et à sortir des bois, se répandirent dans les plaines au voisinage des lieux habités et causèrent une terreur panique dans toute la contrée. Dans certaines circonstances, ils attaquèrent, dit-on, les diligences sur les grandes routes. Dans ce cas, ils devançaient, pour les dévorer, les chevaux qui ne sont pas tout à fait aussi gras que les magistrats, et peut-être que les voyageurs eux-mêmes, mais ces derniers, ayant avec eux des dindons, oies, canards, etc., s'empressaient de les leur jeter en pâture. Leurs hurlements terrifiaient les vieilles femmes qui, dans leur pitié, priaient la Vierge plus que jamais. Il est certain que les gens avaient peur de quitter leur maison, la nuit venue, mais, bien que je sois sorti de Caen plus d'une fois à une heure où il était de bon ton chez les loups d'être en campagne, aucun d'eux ne m'a offert ses respects, probablement par égard pour les Muses qui les priaient, sans doute, d'ignorer ma présence.

Les voyageurs, de même que les ours et les loirs, devraient dormir en hiver, car il y a très peu de choses à voir, et pas davantage à apprendre. Pour ma part, j'aurais dormi pendant un mois ou six semaines, que je n'aurais pas plus perdu mon temps. Mais dormir aussi bien que veiller était une souffrance, mes rêves étaient horribles, car je ne vis rien se rapprochant autant de la mort que la glace et la neige, et n'entendis rien que le sifflement infernal des vents du nord.

Nos portes et nos fenêtres, à cette époque, étaient littéralement assiégées par les moineaux et les rouges-gorges ; quand on les ouvrait pendant un seul instant, au moment de la tempête, en même temps qu'une rafale de neige, un pauvre petit oiseau entraient souvent dans la maison, Il m'arriva, le soir, de laisser ma fenêtre ouverte dans l'obscurité, à ces échantillons de nos frères, pour les laisser venir se percher la nuit parmi mes livres, et d'y rentrer quand ils étaient endormis, mais peu d'entre eux s'y aventurèrent, et ceux qui furent en sûreté ne manquèrent pas de faire beaucoup de bruit pour sortir le lendemain matin. Dans le même temps, le seul amusement des enfants était de jeter des miettes de pain, et de guetter les rouges gorges creusant la neige molle comme des cormorans.

Puisque la neige ne me permettait pas de me transporter pour mes recherches dans la contrée, je me plongeai dans la lecture des historiens normands. Tantôt j'entassais du bois pour mon feu, je le soufflais, je me chauffais les mains, ou bien je battais la semelle pour rappeler la circulation dans mes pieds. Tantôt je regardais désespérément par la fenêtre la neige qui tombait sans cesse, son odieux aspect frappait mes yeux quand je les ouvrais le matin et quand

je les fermais le soir. Il semblait que chacun avait des engelures aux mains et aux pieds, et que les jours étaient sur le point d'en faire autant.

Telle était la caractéristique de la saison à l'époque de Noël. Je m'attendais à ce que les joies et les fêtes de ce temps allaient chasser le froid ou tout au moins ce qui le rappelait, mais Noël n'est pas ici une saison gaie, à moins de considérer comme gai d'aller en foule entendre chanter des cantiques longs d'une lieue. La veille de Noël, l'épaisseur de la neige m'empêcha d'aller entendre la messe de minuit, qui, dans les églises catholiques est une splendide cérémonie. Après avoir passé la soirée au presbytère, j'entrai dans l'église avec les parents du curé. La première chose qui me frappa en entrant fut une chaufferette remplie de charbon, à l'endroit où le curé devait se tenir pendant la messe pour empêcher son sang d'être congelé par le froid. Chaque personne, dans l'église, sauf moi, en avait une semblable sous les pieds, et non sans raison, car la nuit fut l'une des plus dures de toute l'année, la neige couvrait tout et le vent soufflait avec rage.

Quand j'arrivai à l'église, le service était déjà commencé. L'aspect du lieu était singulier, et impressionnant, mais semblable à ce qu'il était pendant le jubilé, quoique les femmes fussent mieux vêtues, les fidèles plus nombreux et, selon toute apparence, plus heureux. Le fait qu'il était minuit, et que c'était l'anniversaire de la naissance du Christ, et que, dans des milliers d'églises, les chrétiens étaient assemblés pour la cérémonie, contribuait certainement à donner une plus grande solennité à la fête.

Le règlement veut, il semble, qu'en cette occasion, la grand'messe soit célébrée à minuit et la basse messe au point du jour, mais c'est l'habitude de dire cette dernière aussitôt après la grande, afin d'éviter la nécessité d'y retourner de bonne heure le matin. Comme on manque généralement de calme lorsqu'on a faim, les prêtres catholiques doivent être d'une humeur peu enviable le matin de Noël, car ils jeûnent depuis la veille à six heures du soir jusqu'au lendemain midi.

La petite église était extrêmement bien éclairée; quelques femmes du village, dans le but de montrer leurs qualités vocales, avaient, pendant les quinze jours précédents, appris un cantique pour Noël. Elles vinrent à la messe en pensant sans doute avec délices à l'effet que produiraient leurs voix sur les oreilles et les cœurs des paroissiens. Malheureusement, le chant de ce cantique n'eut lieu qu'à la fin, et les rustres normands, avec aussi peu de respect pour le sexe que pour la religion, sortirent avant que les filles eussent achevé le premier couplet, les laissant s'adresser à des bancs vides. Même le sacristain, dont les membres vacillants de vieillesse et tremblant de froid excusaient quelque peu son impolitesse à l'égard des femmes, commença à éteindre les cierges, et, pour éviter que nous ne restions seuls avec les artistes, dans l'obscurité, le curé fut obligé de donner l'ordre à ces sirènes de garder le reste pour le lendemain.

Dans le court espace de temps compris entre Noël et le Carême, il y a beaucoup de mariages de célébrés dans cette partie de la France, car les gens désirent profiter de la permission de l'Eglise, et s'amuser bruyamment avant la triste saison où la torche de l'hyménée est renversée sans dessus dessous, ou plutôt complètement éteinte, car on ne célèbre aucun mariage pendant le Carême.

Il n'y eut qu'un mariage dans notre village pendant la saison matrimoniale aussi grue l'on ne s'étonne pas si tout le monde était sous les armes, vu la rareté d'une si imposante cérémonie. Les mariés étaient des personnages de qualité l'époux était tenancier d'un petit cabaret en Bretagne, quant à l'épouse, c'était rien moins que la fille du sacristain de Cormelles. Bien que, dans les pays catholiques le mariage soit un sacrement, la cérémonie ne diffère guère de celles qui ont lieu en Angleterre Il y a une petite aspersion d'eau bénite, quelques rapides prières, et le tout se termine par la messe. Ce qui est à noter c'est qu'auparavant a eu lieu le mariage civil, et qu'alors la cérémonie à l'église n'est plus qu'un acte de surrogation. Il y a des gens qui n'ajoutent la sanction à l'église que 6 ou 7 jours après l'acte civil, et d'autres qui se

contenter de ce dernier et se dispensent de passer par l'église. D'après les statistiques officielles, il paraît qu'un sixième des enfants du département du Calvados sont illégitimes, tandis qu'à Paris il y en a un tiers.

Mercredi 3 février. - Je fus à l'église pour observer la cérémonie de la Chandeleur. La messe était semblable à celles qui se disent en temps ordinaire mais ce qu'il y avait de curieux c'était de voir les chantres, portant de petits cierges pas plus gros que du jonc à la main, qui allaient et venaient, priaient, s'agenouillaient, etc., et qui me faisaient l'effet d'être des enfants occupés à jouer, bien qu'ils s'efforçassent de conserver la dignité qu'exigeait la solennité du jour. Il faisait un froid cruel, et de la bouche des chantres, qui semblaient crier aussi haut que possible, afin de se réchauffer, sortait une respiration chaude, s'élevant en spirales et tourbillon liant dans l'air froid, ils ressemblaient ainsi à des chimères vomissant du feu et de la fumée. Le sacristain, qui me savait hérétique, ne m'offrit pas de cierge, mais la plus grande partie des fidèles en tenaient dans leurs mains. Je remarquai un jeune homme, plus judicieux que les autres, qui avait fixé le sien entre ses jambes, et entourait la flamme de ses mains pour se réchauffer.

La fraude s'exerce sur une vaste échelle en Normandie ; chaque cabaretier, m'a-t-on dit, à trois ou quatre sortes d'eau-de-vie de contrebande, dont les droits n'ont pas été payés. Dans les villes et villages, la méthode pour éviter d'être découvert est la suivante. Un honnête marchand se met secrètement en rapport avec quelques personnes possédant une maison inhabitée, une grange délabrée, ou quelque autre misérable ruine où il lui soit permis de déposer des marchandises en fraude. S'il est découvert par les employés de la régie, il répond qu'il ne sait à qui appartient le liquide et comment il se trouve là, sinon l'eau-de-vie prend le chemin du cabaret où elle est mise en vente. Un homme portant un tonneau de cidre dans sa charrette fut surpris l'hiver dernier dans une rue de notre village. Il était du reste très bête, et répondit au commis qu'il ne savait qui l'avait commandé, ni ce qu'il portait dans sa voiture. A toutes les questions qu'on lui posait il haussait les épaules, ouvrait de grands yeux et s'écriait de temps à autre : Mon Dieu, monsieur, je n'en sais rien. A la fin, une pauvre vieille femme, ne possédant rien au monde, dit que c'était elle qui avait commandé cela pour sa propre boisson. Le commis parut incrédule, les villageois sourirent, et le stupide paysan fit semblant de croire ce que disait la vieille et roula le tonneau jusqu'à sa cabane, ainsi se termina cette affaire.

Dans l'intérieur du cabaret, les boissons ayant payé les droits sont exposées sur des étagères, pour être montrées au commis, mais les eaux-de-vie de fraude sont serrées ailleurs, dans de petites bouteilles noires, dans les poches de la patronne ou des servantes, d'où on les sort pour les clients. Si le commis exprime sa surprise de voir si peu de marchandises, on lui répond que cela tient aux droits élevés, à la misère des temps, et lorsque le cabaretier veut railler, il dit que la sobriété des habitants en est la cause. Il existe ici, comme en Angleterre, un préjugé très fort en faveur des objets de fraude, on les croit toujours de qualité supérieure.

Les batailles ne sont pas rares entre fraudeurs et commis. Au commencement de février dernier, un homme fut tué par l'un de ces derniers dans un petit village près de Cormelles. Ce misérable enfonça son sabre dans le ventre du malheureux, et s'en fut ensuite froidement, laissant la victime baignée dans son sang, sur la neige. L'assassin appréhendé, fut emprisonné la nuit suivante, et, s'il est prouvé, au cours du procès, qu'il n'y a pas eu de résistance de la part du fraudeur, il sera guillotiné. Des scènes de ce genre sont une preuve certaine de notre progrès dans la civilisation et de la grande supériorité de nos mœurs sur celles de nos ancêtres. Il semble cependant que les coûteux et encombrants gouvernements de l'Europe moderne pourraient exister sans ces excès.

Les Normands sont particulièrement inexperts dans l'art de ferrer les chevaux : 3 personnes sont invariablement occupés à cette opération, un homme tient le cheval par la tête, un autre lui tient les pieds, le tourne, le présente à la ferrure et le retient pendant qu'un troisième

enfonce les clous avec un gros marteau comme ceux dont se servaient les cyclopes qui fabriquaient les foudres de Jupiter dans leur forge du mont Etna. Si l'animal essaie de bouger, tout le talent des artistes est compromis et mille coups pleuvent sur lui pour le punir de sa méchanceté. S'il s'agit de ferrer un âne, le même nombre d'ouvriers est nécessaire. En Angleterre, un forgeron, s'il n'a pas le moyen de se faire aider, se charge seul de cet ouvrage. D'ailleurs, en parcourant les routes, par un grand froid, on voit continuellement des chevaux glisser et tomber sur la glace, par suite de la mauvaise façon de leurs fers. Quand cela arrive, les paysans traitent l'animal avec brutalité, tandis, que c'est leur propre stupidité qui est blâmable. Quand il m'est arrivé de laisser entendre qu'ils étaient cruels, on m'a demandé si les combats de coqs, les courses clé taureaux, la boxe, étaient de beaux spectacles; néanmoins je ne vois pas clairement comment notre cruauté envers les coqs et les taureaux peut justifier les excès sauvages auxquels ils se livrent à l'égard des animaux domestiques. Il n'est pas difficile de retourner des accusations de cette espèce. Chaque nation a ses fautes et ses absurdités, et de la sorte l'humanité conserve à chacune d'elles son aspect différent.

Les Normands, quoique remarquablement arriérés pour bien des pratiques de la vie civilisée, sont quelquefois ridicules. Par exemple, c'est la coutume de rire de la manière dont les Anglais harnachent leurs chevaux, dont ils attellent jusqu'à 8 à 10 sur une seule ligne aux chariots. Cela paraît sans doute absurde, à première vue, mais cette pratique tient au mauvais état des chemins de traverse du pays, et il faut la continuer jusqu'à ce que les chemins deviennent meilleurs. Car, quand un chariot tiré par un attelage de cette espèce, parvient à fuir la fondrière du chemin, les premiers chevaux la passent avant ceux qui par derrière, sont dans la fange, et aussi, ayant atteint le terrain solide, sont devenus capables de traîner les derniers chevaux et le véhicule à travers le borbier. Nous devons juger de même le trop grand diamètre des roues des chariots.

Dans le tableau que je veux donner de la vie d'un village normand, il ne faut pas oublier la boutique du boucher. Cette importante demeure, dans notre village de Cormelles, est ouverte le dimanche matin, mais pas les autres jours, particulièrement parce que le boucher, habitant un hameau éloigné, a d'autres villages à desservir pendant la semaine. Dans un de ces désespérants matins de décembre et de janvier derniers, pendant lesquels nous aurions pu nous croire au Spitzberg, j'étais couché sous une montagne de couvertures, en train de faire des conjectures sur les souffrances que j'avais endurées et sur le moment où j'allais me lever. A ce moment, parut une vieille femme, sur laquelle le froid ne paraissait pas faire plus d'effet qu'à un ours blanc. Elle venait, selon son habitude, m'apporter l'importante nouvelle que l'homme au boeuf et au mouton venait d'arriver. Je souhaitais quelquefois qu'il voyageât pendant la nuit du samedi, afin de s'endormir la matinée du dimanche. Mais cela ne lui arrivait jamais, il était aussi régulier qu'un mouvement d'horloge, et je me vis forcé, une fois de plus, de sortir sous la neige.

De même qu'en Angleterre, dans les villages de Normandie, on se garde bien d'envoyer les servantes faire les commissions, dans la crainte qu'elles n'achètent de la charogne à la place de boeuf, aussi je me rencontrais là avec de nombreux paysans, hommes et femmes, venus là dans le but de remporter une portion du dieu des Brahmes pour leur repas du dimanche. La scène était caractéristique et amusante. A la porte, était attaché le cheval du boucher de chaque côté de la paisible bête étaient suspendus des paniers contenant les quartiers de viande. Dans la boutique, rôdait toujours quelque animal, chat ou chien, à l'aspect féroce comme une hyène, qui se jetait avec avidité sur les débris qui tombaient du billot. Dans un coin de la pièce, qui était le domicile de la vieille femme, on voyait son lit, voisinant avec les tables qui supportaient la provision de viande du village pour toute la semaine, morceaux de mouton, rondelles de boeuf, côtes de porc, etc. Droit devant le billot, le prêtre de ce temple, se tenait, son couteau à la main, avec des taches de sang sur sa blouse bleue. Autour de lui, en attendant leur tour d'être servis, les clients parlaient entre eux des affaires du village et du pays, dans

leur rude jargon, auquel se mêlait quelquefois la langue de la joyeuse Angleterre. La bonne femme de la maison ne manquait jamais de réclamer le privilège de nous apporter notre viande, dans l'espoir de tremper ses moustaches dans un verre de bonne eau-de-vie, qu'elle avalait comme une tasse de thé, un peu avant que la cloche n'eût sonné pour annoncer la messe.

La viande, dans cette partie de la Normandie, est généralement de qualité inférieure, surtout le mouton, habituellement dur comme la semelle de botte. Le boeuf et le veau sont quelquefois meilleurs, mais le plus souvent ont assez mauvais aspect et donnent lieu à de fâcheux soupçons. Le porc est presque toujours bon, mais plus rare que les autres viandes, et même quand il y en a, le dernier des juifs de la terre ne pourrait le prendre pour du porc.

En flânant à travers les rues de Caen, de Falaise, ou de toute grande ville, les yeux rencontrent quelquefois une boutique de boucher dont la vue suffirait à vous rendre disciple de Pythagore. Sans grand effort d'imagination, on peut aisément se figurer que l'âme de quelque ancêtre a habité ces corps-là, tant leur physionomie est étrange et équivoque. On ne peut s'empêcher, de penser, à la vue de ces carcasses d'animaux, que ceux-ci ont désiré faire de bons repas pendant leur vie, comme des humains ont aspiré à se régaler de leur viande après leur mort. D'ailleurs, pour ces misérables restes, les bouchers n'ont généralement aucun de ces linges dont leurs confrères de Londres se servent pour mettre la viande à l'abri de la lumière, et ils laissent les morceaux se dessécher et noircir au soleil, de la façon la plus barbare.

D'autre part la volaille est généralement excellente, et les neufs frais abondants et à bon marché. Le lait est aussi très bon, le beurre frais bu salé est de première qualité. Le pain, qui est levé comme chez les anciens juifs, paraît aux étrangers désagréable d'abord, mais le palais se réconcilie bientôt avec lui et le trouve sain et bon. Des punitions très sévères sont infligées aux boulangers reconnus coupables d'avoir vendu à faux poids ou commis des fraudes, mais les délits de cette nature sont si rares qu'une livre de pain peut généralement servir de poids en cas de besoin pour peser un autre article; c'est ainsi que le goût et l'imagination ne sont pas offensés par la saveur des os calcinés, de l'alun, du blanc d'Espagne, etc. Quelques anglais cependant, ne pouvant s'habituer au goût du pain de ce pays, en ont fait préparer un exprès pour eux, qu'on appelle du pain anglais, mais je me demande lequel des deux est le plus sain. Celui qu'on appelle pain de fantaisie n'est d'ailleurs pas surveillé par la police, ceux qui l'achètent dépendent donc complètement de la conscience du boulanger, chose sur laquelle on ne peut pas toujours compter aveuglément. Il est à remarquer qu'il n'y a pas, à proprement parler, de biscuits en Normandie, et qu'ordinairement la pâtisserie est très pauvre. Les boulangers empilent d'énormes pyramides de pain derrière leurs devantures, en guise d'enseignes, que les mouches et la poussière recouvrent à plaisir, en les rendant ainsi impropres à la consommation.

Augustus St John.

(Journal of a residence in Normandy)